

UNIVERSITY OF ARIZONA




39001003915702



Y0-BTJ-499







Digitized by the Internet Archive  
in 2025







IL A ÉTÉ TIRÉ A PART  
DE LA PREMIÈRE ÉDITION  
55 EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'ARCHES  
RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS  
A LA PRESSE

TOUS DROITS DE REPRODUCTION  
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

# POÉSIES

## DU MÊME AUTEUR

*POÉSIES*, photogravées sur le manuscrit, avec ex-libris de *Rops*: en 9 fascicules; tirage à 40 exemplaires; prix 100 francs (épuisé).

A part: *L'Après-midi d'un Faune*, édition originale avec illustrations de *Manet*; prix 25 francs (épuisé).

*PAGES*, avec frontispice de *Renoir*, chez Deman, Bruxelles; prix 15 francs (épuisé).

*POÉSIES*, avec frontispice de *Rops*, chez Deman; prix 6 francs (épuisé).

*DIVAGATIONS*, Bibliothèque Charpentier, Paris; prix 3 fr. 50.

*LES POÈMES DE POE*, avec fleuron et portrait par *Manet*, chez Deman; prix 10 francs (épuisé); et, en 2<sup>e</sup> tirage, 5 francs.

A part: *Le Corbeau*, avec illustrations de *Manet*; prix 25 francs (épuisé).

*VERS ET PROSE*, morceaux choisis, avec un portrait de l'auteur par *James M. N. Whistler*, à la Librairie Académique, chez Perrin, Paris; prix 3 fr. 50.

*LA MUSIQUE ET LES LETTRES* (Oxford, Cambridge), à la Librairie Académique, chez Perrin, Paris; prix 2 francs.

*VILLIERS DE L'ISLE-ADAM*, avec portrait gravé par *Desboutin*, chez Lacomblez, Bruxelles; prix 3 francs.

*LE TEN O'CLOCK DE M. WHITSLER*. Traduction par STÉPHANE MALLARMÉ.

*VATHEK*, de *BECKFORD*, avec AVANT-DIRE ET PRÉFACE, à la Librairie Académique, chez Perrin, Paris; prix 3 fr. 50.

*UN COUP DE DÉS JAMAIS N'ABOLIRA LE HASARD*, POÈME; Éditions de la Nouvelle Revue Française, Paris; prix 3 fr. 50 net.

PQ  
3344  
A17  
1917

STÉPHANE MALLARMÉ

---

# POÉSIES

ÉDITION COMPLÈTE

CONTENANT PLUSIEURS POÈMES INÉDITS

(10<sup>e</sup> édition)

*nrf*

ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

1917



## S A L U T

*Rien, cette écume, vierge vers  
A ne désigner que la coupe ;  
Telle loin se noie une troupe  
De sirènes mainte à l'envers.*

*Nous naviguons, ô mes divers  
Amis, moi déjà sur la poupe  
Vous l'avant fastueux qui coupe  
Le flot de foudres et d'hivers ;*

*Une ivresse belle m'engage  
Sans craindre même son tangage  
De porter debout ce salut*

*Solitude, récif, étoile  
A n'importe ce qui valut  
Le blanc souci de notre toile.*



## LE GUIGNON

Au dessus du bétail ahuri des humains  
Bondissaient en clartés les sauvages crinières  
Des mendiEURS d'azur le pied dans nos chemins.

Un noir vent sur leur marche éployé pour bannières  
La flagellait de froid tel jusque dans la chair,  
Qu'il y creusait aussi d'irritables ornières.

Toujours avec l'espoir de rencontrer la mer,  
Ils voyageaient sans pain, sans bâtons et sans urnes,  
Mordant au citron d'or de l'idéal amer.

La plupart râla dans les défilés nocturnes,  
S'enivrant du bonheur de voir couler son sang,  
O Mort le seul baiser aux bouches taciturnes!

Leur défaite, c'est par un ange très puissant  
Debout à l'horizon dans le nu de son glaive :  
Une pourpre se caille au sein reconnaissant.

Ils tettent la douleur comme ils tétaient le rêve  
Et quand ils vont rythmant des pleurs voluptueux  
Le peuple s'agenouille et leur mère se lève.

Ceux-là sont consolés, sûrs et majestueux ;  
Mais traînent à leurs pas cent frères qu'on bafoue,  
Dérisoires martyrs de hasards tortueux .

Le sel pareil des pleurs ronge leur douce joue,  
Ils mangent de la cendre avec le même amour,  
Mais vulgaire ou bouffon le destin qui les roue.

Ils pouvaient exciter aussi comme un tambour  
La servile pitié des races à voix ternes,  
Egaux de Prométhée à qui manque un vautour !

Non, vils et fréquentant les déserts sans citerne,  
Ils courent sous le fouet d'un monarque rageur,  
Le Guignon, dont le rire inouï les prosterne.

Amants, il saute en croupe à trois, le partageur !  
Puis le torrent franchi, vous plonge en une mare  
Et laisse un bloc boueux du blanc couple nageur.

Grâce à lui, si l'un souffle à son buccin bizarre,  
Des enfants nous tordront en un rire obstiné  
Qui, le poing à leur cul, singeront sa fanfare.

Grâce à lui, si l'une orne à point un sein fané  
Par une rose qui nubile le rallume,  
De la bave luira sur son bouquet damné.

Et ce squelette nain, coiffé d'un feutre à plume  
Et botté, dont l'aisselle a pour poils vrais des vers,  
Est pour eux l'infini de la vaste amertume.

Vexés ne vont-ils pas provoquer le pervers,  
Leur rapière grinçant suit le rayon de lune  
Qui neige en sa carcasse et qui passe au travers.

Désolés sans l'orgueil qui sacre l'infortune,  
Et tristes de venger leurs os de coups de bec,  
Ils convoitent la haine, au lieu de la rancune.

Ils sont l'amusement des racleurs de rebec,  
Des marmots, des putains et de la vieille engeance  
Des loqueteux dansant quand le broc est à sec.

Les poètes bons pour l'aumône ou la vengeance,  
Ne connaissant le mal de ces dieux effacés,  
Les disent ennuyeux et sans intelligence.

“ Ils peuvent fuir ayant de chaque exploit assez,  
“ Comme un vierge cheval écume de tempête  
“ Plutôt que de partir en galops cuirassés.

“ Nous soulerons d'encens le vainqueur dans la fête :  
“ Mais eux, pourquoi n'endosser pas, ces baladins,  
“ D'écarlate haillon hurlant que l'on s'arrête ! ”

Quand en face tous leur ont craché les dédain,  
Nuls et la barbe à mots bas priant le tonnerre,  
Ces héros excédés de malaises badins

Vont ridiculement se pendre au réverbère.

## APPARITION

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs  
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs  
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes  
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles  
— C'était le jour béni de ton premier baiser.  
Ma songerie aimant à me martyriser  
S'enivrait savamment du parfum de tristesse  
Que même sans regret et sans déboire laisse

La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.  
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli  
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue  
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue  
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées  
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

## PLACET FUTILE

Princesse ! à jalouser le destin d'une Hébé  
Qui poind sur cette tasse au baiser de vos lèvres,  
J'use mes feux mais n'ai rang discret que d'abbé  
Et ne figurerai même nu sur le Sèvres.

Comme je ne suis pas ton bichon embarbé,  
Ni la pastille ni du rouge, ni jeux mièvres  
Et que sur moi je sais ton regard clos tombé,  
Blonde dont les coiffeurs divins sont des orfèvres !

Nommez nous.. toi de qui tant de ris framboisés  
Se joignent en troupeau d'agneaux apprivoisés  
Chez tous broutant les vœux et bêlant aux délires,

Nommez nous.. pour qu'Amour ailé d'un éventail  
M'y peigne flûte aux doigts endormant ce bercail,  
Princesse, nommez nous berger de vos sourires.

## LE PITRE CHÂTIÉ

Yeux, lacs avec ma simple ivresse de renaître  
Autre que l'histrion qui du geste évoquais  
Comme plume la suie ignoble des quinquets,  
J'ai troué dans le mur de toile une fenêtre.

De ma jambe et des bras limpide nageur traître,  
A bonds multipliés, reniant le mauvais  
Hamlet ! c'est comme si dans l'onde j'innovais  
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

Hilare or de cymbale à des poings irrité,  
Tout à coup le soleil frappe la nudité  
Qui pure s'exhala de ma fraîcheur de nacre,

Rance nuit de la peau quand sur moi vous passiez,  
Ne sachant pas, ingrat ! que c'était tout mon sacre,  
Ce fard noyé dans l'eau perfide des glaciers.

Une négresse par le démon secouée  
Veut goûter une enfant triste de fruits nouveaux  
Et criminels aussi sous leur robe trouée,  
Cette goinfre s'apprête à de rusés travaux :

A son ventre compare heureuses deux tétines  
Et, si haut que la main ne le saura saisir,  
Elle darde le choc obscur de ses bottines  
Ainsi que quelque langue inhabile au plaisir.

Contre la nudité peureuse de gazelle  
Qui tremble, sur le dos tel un fol éléphant  
Renversée elle attend et s'admire avec zèle,  
En riant de ses dents naïves à l'enfant ;

Et, dans ses jambes où la victime se couche,  
Levant une peau noire ouverte sous le crin,  
Avance le palais de cette étrange bouche  
Pâle et rose comme un coquillage marin.

## SOUPIR

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,  
Un automne jonché de taches de rousseur  
Et vers le ciel errant de ton œil angélique  
Monte, comme dans un jardin mélancolique,  
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !  
— Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur  
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie  
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie  
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,  
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

## LES FENÊTRES

Las du triste hôpital, et de l'encens fétide  
Qui monte en la blancheur banale des rideaux  
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,  
Le moribond sournois y redresse un vieux dos,

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture  
Que pour voir du soleil sur les pierres, coller  
Les poils blancs et les os de la maigre figure  
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,

Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,  
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,  
Une peau virginale et de jadis ! encrasse  
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.

Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,  
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,  
La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles,  
Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,  
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir  
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes  
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure  
Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits  
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure  
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées  
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,  
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,  
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange ! et je meurs, et j'aime  
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —  
A renaître, portant mon rêve en diadème,  
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais, hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise  
Vient m'écœurer parfois jusqu'en cet abri sûr,  
Et le vomissement impur de la Bêtise  
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,  
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté  
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume  
— Au risque de tomber pendant l'éternité ?

## LES FLEURS

Des avalanches d'or du vieil azur, au jour  
Premier et de la neige éternelle des astres  
Jadis tu détachas les grands calices pour  
La terre jeune encore et vierge de désastres,

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,  
Et ce divin laurier des âmes exilées  
Vermeil comme le pur orteil du séraphin  
Que rougit la pudeur des aurores foulées,

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair  
Et, pareille à la chair de la femme, la rose  
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,  
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose !

Et tu fis la blancheur sanglotante des lys  
Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle effleure  
A travers l'encens bleu des horizons pâlis  
Monte rêveusement vers la lune qui pleure !

Hosannah sur le cistre et dans les encensoirs,  
Notre dame, hosannah du jardin de nos limbes !  
Et finisse l'écho par les célestes soirs,  
Extase des regards, scintillement des nimbes !

O Mère, qui créas en ton sein juste et fort,  
Calices balançant la future fiole,  
De grandes fleurs avec la balsamique Mort  
Pour le poète las que la vie étiole.

## RENOUVEAU

Le printemps maladif a chassé tristement  
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,  
Et dans mon être à qui le sang morne préside  
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne  
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,  
Et, triste, j'erre après un rêve vague et beau,  
Par les champs où la sève immense se pavane

Puis je tombe énérvé de parfums d'arbres, las,  
Et creusant de ma face une fosse à mon rêve,  
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends, en m'abîmant que mon ennui s'élève...  
— Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveil  
De tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil.

## ANGOISSE

Je ne viens pas ce soir vaincre ton corps, ô bête  
En qui vont les péchés d'un peuple, ni creuser  
Dans tes cheveux impurs une triste tempête  
Sous l'incurable ennui que verse mon baiser :

Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes  
Planant sous les rideaux inconnus du remords,  
Et que tu peux goûter après tes noirs mensonges,  
Toi qui sur le néant en sais plus que les morts :

Car le Vice, rongéant ma native noblesse,  
M'a comme toi marqué de sa stérilité,  
Mais tandis que ton sein de pierre est habité

Par un cœur que la dent d'aucun crime ne blesse,  
Je fuis, pâle, défait, hanté par mon linceul,  
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.

Las de l'amer repos où ma paresse offense  
Une gloire pour qui jadis j'ai fui l'enfance  
Adorable des bois de roses sous l'azur  
Naturel, et plus las sept fois du pacte dur  
De creuser par veillée une fosse nouvelle  
Dans le terrain avare et froid de ma cervelle,  
Fossoyeur sans pitié pour la stérilité,  
— Que dire à cette Aurore, ô Rêves, visité  
Par les roses, quand, peur de ses roses livides,  
Le vaste cimetière unira les trous vides? —

Je veux délaïsser l'Art vorace d'un pays  
Cruel, et, souriant aux reproches vieillis  
Que me font mes amis, le passé, le génie,  
Et ma lampe qui sait pourtant mon agonie,  
Imiter le Chinois au cœur limpide et fin  
De qui l'extase pure est de peindre la fin  
Sur ses tasses de neige à la lune ravie  
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie  
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,  
Au filigrane bleu de l'âme se greffant.  
Et, la mort telle avec le seul rêve du sage,  
Serein, je vais choisir un jeune paysage  
Que je peindrais encor sur les tasses, distrait.  
Une ligne d'azur mince et pâle serait  
Un lac, parmi le ciel de porcelaine nue,  
Un clair croissant perdu par une blanche nue  
Trempe sa corne calme en la glace des eaux,  
Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux.

## LE SONNEUR

Cependant que la cloche éveille sa voix claire  
A l'air pur et limpide et profond du matin  
Et passe sur l'enfant qui jette pour lui plaire  
Un angelus parmi la lavande et le thym,

Le sonneur effleuré par l'oiseau qu'il éclaire,  
Chevauchant tristement en geignant du latin  
Sur la pierre qui tend la corde séculaire,  
N'entend descendre à lui qu'un tintement lointain.

Je suis cet homme. Hélas ! de la nuit désireuse,  
J'ai beau tirer le câble à sonner l'Idéal,  
De froids péchés s'ébat un plumage féal,

Et la voix ne me vient que par bribes et creuse !  
Mais, un jour, fatigué d'avoir enfin tiré,  
O Satan, j'ôterai la pierre et me pendrai.

## TRISTESSE D'ÉTÉ

Le soleil, sur le sable, ô lutteuse endormie,  
En l'or de tes cheveux chauffe un bain langoureux  
Et, consumant l'encens sur ta joue ennemie,  
Il mêle avec les pleurs un breuvage amoureux.

De ce blanc Flamboiement l'immuable accalmie  
T'a fait dire, attristée, ô mes baisers peureux,  
« Nous ne serons jamais une seule momie  
Sous l'antique désert et les palmiers heureux ! »

Mais ta chevelure est une rivière tiède,  
Où noyer sans frissons l'âme qui nous obsède  
Et trouver ce Néant que tu ne connais pas.

Je goûterai le fard pleuré par tes paupières,  
Pour voir s'il sait donner au cœur que tu frappas  
L'insensibilité de l'azur et des pierres.

## L'AZUR

De l'éternel azur la sereine ironie  
Accable, belle indolemment comme les fleurs,  
Le poète impuissant qui maudit son génie  
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde  
Avec l'intensité d'un remords atterrant,  
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones  
Avec de longs haillons de brume dans les cieux  
Que noiera le marais livide des automnes  
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse  
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,  
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse  
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux

Encor ! que sans répit les tristes cheminées  
Fument, et que de suie une errante prison  
Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées  
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours ! donne, ô matière,  
L'oubli de l'Idéal cruel et du Pêché  
A ce martyr qui vient partager la litière  
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée  
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,  
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,  
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur..

En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angelus !

Il roule par la brume, ancien et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?  
*Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !*

## BRISE MARINE

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe  
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.  
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,  
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...  
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

## AUMÔNE

Prends ce sac, Mendiant ! tu ne le cajolas  
Sénile nourrisson d'une tétine avare  
Afin de pièce à pièce en égoutter ton glas.

Tire du métal cher quelque péché bizarre  
Et vaste comme nous, les poings pleins, le baisons  
Souffles-y qu'il se torde ! une ardente fanfare.

Église avec l'encens que toutes ces maisons  
Sur les murs quand berceur d'une bleue éclaircie  
Le tabac sans parler roule les oraisons,

Et l'opium puissant brise la pharmacie !  
Robes et peau, veux-tu lacérer le satin  
Et boire en la salive heureuse l'inertie,

Par les cafés princiers attendre le matin ?  
Les plafonds enrichis de nymphes et de voiles,  
On jette, au mendiant de la vitre, un festin.

Et quand tu sors, vieux dieu, gelottant sous tes toiles  
D'emballage, l'aurore est un lac de vin d'or  
Et tu jures avoir au gosier les étoiles !

Faute de supputer l'éclat de ton trésor,  
Tu peux du moins t'orner d'une plume, à complies  
Servir un cierge au saint en qui tu crois encor.

Ne t' imagine pas que je dis des folies.

La terre s'ouvre vieille à qui crève la faim.

Je hais une autre aumône et veux que tu m'oublies

Et surtout ne va pas, frère, acheter du pain.

## SONNET

(*Pour votre chère morte  
son ami*)

2 Novembre 1877

— » Sur les bois oubliés quand passe l'hiver sombre  
Tu te plains, ô captif solitaire du seuil,  
Que ce sépulcre à deux qui fera notre orgueil  
Hélas ! du manque seul des lourds bouquets s'encombre.

Sans écouter Minuit qui jeta son vain nombre,  
Une veille t'exalte à ne pas fermer l'œil  
Avant que dans les bras de l'ancien fauteuil  
Le suprême tison n'ait éclairé mon Ombre.

Qui veut souvent avoir la Visite ne doit  
Par trop de fleurs charger la pierre que mon doigt  
Soulève avec l'ennui d'une force défunte.

Ame au si clair foyer tremblante de m'asseoir,  
Pour revivre il suffit qu'à tes lèvres j'emprunte  
Le souffle de mon nom murmuré tout un soir.

## DON DU POÈME

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !  
Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée,  
Par le verre brûlé d'aromates et d'or,  
Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor  
L'aurore se jeta sur la lampe angélique,  
Palmes ! et quand elle a montré cette relique

A ce père essayant un sourire ennemi,  
La solitude bleue et stérile a frémi.  
O la berceuse, avec ta fille et l'innocence  
De vos pieds froids, accueille une horrible naissance  
Et ta voix rappelant viole et clavecin,  
Avec le doigt fané presseras-tu le sein  
Par qui coule en blancheur sibylline la femme  
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame ?



# HÉRODIADE

I. SCÈNE

II. CANTIQUE DE SAINT JEAN



## SCÈNE

LA NOURRICE — HÉRODIADÉ

N.

Tu vis ! ou vois-je ici l'ombre d'une princesse ?  
A mes lèvres tes doigts et leurs bagues et cesse  
De marcher dans un âge ignoré..

H.

Reculez.

Le blond torrent de mes cheveux immaculés

Quand il baigne mon corps solitaire le glace  
D'horreur, et mes cheveux que la lumière enlace  
Sont immortels. O femme, un baiser me tûrait  
Si la beauté n'était la mort..

Par quel attrait  
Menée et quel matin oublié des prophètes  
Verse, sur les lointains mourants, ses tristes fêtes,  
Le sais-je ? tu m'as vue, ô nourrice d'hiver,  
Sous la lourde prison de pierres et de fer  
Où de mes vieux lions traînent les siècles fauves  
Entrer, et je marchais, fatale, les mains sauvées,  
Dans le parfum désert de ces anciens rois :  
Mais encore as-tu vu quels furent mes effrois ?  
Je m'arrête rêvant aux exils, et j'effeuille  
Comme près d'un bassin dont le jet d'eau m'accueille  
Les pâles lys qui sont en moi, tandis qu'épris  
De suivre du regard les languides débris  
Descendre, à travers ma rêverie, en silence,  
Les lions, de ma robe écartent l'indolence  
Et regardent mes pieds qui calmeraient la mer.

Calme, toi, les frissons de ta sénile chair,  
Viens et ma chevelure imitant les manières  
Trop farouches qui font votre peur des crinières,  
Aide-moi, puisqu'ainsi tu n'oses plus me voir,  
A me peigner nonchalamment dans un miroir.

N.

Sinon la myrrhe gaie en ses bouteilles closes,  
De l'essence ravie aux vieillesses de roses  
Voulez-vous, mon enfant, essayer la vertu  
Funèbre ?

H.

Laisse là ces parfums ! ne sais-tu  
Que je les hais, nourrice, et veux-tu que je sente  
Leur ivresse noyer ma tête languissante ?  
Je veux que mes cheveux qui ne sont pas des fleurs  
A répandre l'oubli des humaines douleurs,

Mais de l'or, à jamais vierge des aromates,  
Dans leurs éclairs cruels et dans leurs pâleurs mates,  
Observent la froideur stérile du métal,  
Vous ayant reflétés, bijoux du mur natal,  
Armes, vases depuis ma solitaire enfance.

N.

Pardon ! l'âge effaçait, reine, votre défense  
De mon esprit pâli comme un vieux livre ou noir..

H.

Assez ! Tiens devant moi ce miroir.

O miroir !

Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée  
Que de fois et pendant les heures, désolée  
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont  
Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,

Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine,  
Mais, horreur ! des soirs, dans ta sévère fontaine,  
J'ai de mon rêve épars connu la nudité !

Nourrice, suis-je belle ?

N.

Un astre, en vérité  
Mais cette tresse tombe..

H.

Arrête dans ton crime  
Qui refroidit mon sang vers sa source, et réprime  
Ce geste, impiété fameuse : ah ! conte-moi  
Quel sûr démon te jette en le sinistre émoi,  
Ce baiser, ces parfums offerts et, le dirai-je ?  
O mon cœur, cette main encore sacrilège,

Car tu voulais, je crois, me toucher, sont un jour  
Qui ne finira pas sans malheur sur la tour..  
O jour qu'Hérodiade avec effroi regarde !

N.

Temps bizarre, en effet, de quoi le ciel vous garde !  
Vous errez, ombre seule et nouvelle fureur,  
Et regardant en vous précoce avec terreur :  
Mais toujours adorable autant qu'une immortelle,  
O mon enfant, et belle affreusement et telle  
Que..

H.

Mais n'allais-tu pas me toucher ?

N.

... J'aimerais

Être à qui le Destin réserve vos secrets.

H.

Oh ! tais-toi !

N.

Viendra-t-il parfois ?

H.

Étoiles pures,

N'entendez pas !

N.

Comment, sinon parmi d'obscures  
Épouvantes, songer plus implacable encor  
Et comme suppliant le dieu que le trésor  
De votre grâce attend ! et pour qui, dévorée  
D'angoisses, gardez-vous la splendeur ignorée  
Et le mystère vain de votre être ?

H.

Pour moi.

N.

Triste fleur qui croît seule et n'a pas d'autre émoi  
Que son ombre dans l'eau vue avec atonie.

H.

Va, garde ta pitié comme ton ironie.

N.

Toutefois expliquez : oh ! non, naïve enfant,  
Décroîtra, quelque jour, ce dédain triomphant..

H.

Mais qui me toucherait, des lions respectée ?  
Du reste, je ne veux rien d'humain et, sculptée,

Si tu me vois les yeux perdus au paradis,  
C'est quand je me souviens de ton lait bu jadis.

N.

Victime lamentable à son destin offerte !

H.

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte !  
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis  
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,  
Ors ignorés, gardant votre antique lumière  
Sous le sombre sommeil d'une terre première,  
Vous pierres où mes yeux comme de purs bijoux  
Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous  
Métaux qui donnez à ma jeune chevelure  
Une splendeur fatale et sa massive allure !  
Quant à toi, femme née en des siècles malins  
Pour la méchanceté des antres sibyllins,

Qui parles d'un mortel ! selon qui, des calices  
De mes robes, arôme aux farouches délices,  
Sortirait le frisson blanc de ma nudité,  
Prophétise que si le tiède azur d'été,  
Vers lui nativement la femme se dévoile,  
Me voit dans ma pudeur grelottante d'étoile,  
Je meurs !

J'aime l'horreur d'être vierge et je veux  
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux  
Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile  
Inviolé sentir en la chair inutile  
Le froid scintillement de ta pâle clarté  
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,  
Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle !

Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle,  
Mon rêve montera vers toi : telle déjà  
Rare limpidité d'un cœur qui le songea,

Je me crois seule en ma monotone patrie  
Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie  
D'un miroir qui reflète en son calme dormant  
Hérodiade au clair regard de diamant..  
O charme dernier, oui ! je le sens, je suis seule.

N.

Madame, allez-vous donc mourir ?

H.

Non, pauvre aïeule,  
Sois calme et, t'éloignant, pardonne à ce cœur dur,  
Mais avant, si tu veux, clos les volets, l'azur  
Séraphique sourit dans les vitres profondes,  
Et je déteste, moi, le bel azur !

Des ondes  
Se bercent et, là-bas, sais-tu pas un pays

Où le sinistre ciel ait les regards haïs  
De Vénus qui, le soir, brûle dans le feuillage ;  
J'y partirais.

Allume encore, enfantillage  
Dis-tu, ces flambeaux où la cire au feu léger  
Pleure parmi l'or vain quelque pleur étranger  
Et..

N.

Maintenant ?

H.

Adieu.

Vous mentez, ô fleur nue  
De mes lèvres !

J'attends une chose inconnue  
Ou peut-être, ignorant le mystère et vos cris,

Jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris  
D'une enfance sentant parmi les rêveries  
Se séparer enfin ses froides pierreries.

## CANTIQUE DE SAINT JEAN

Le soleil que sa halte  
Surnaturelle exalte  
Aussitôt redescend  
Incandescent

Je sens comme aux vertèbres  
S'éployer des ténèbres  
Toutes dans un frisson  
A l'unisson

Et ma tête surgie  
Solitaire vigie  
Dans les vols triomphaux  
De cette faux

Comme rupture franche  
Plutôt refoule ou tranche  
Les anciens désaccords  
Avec le corps

Qu'elle de jeûnes ivre  
S'opiniâtre à suivre  
En quelque bond hagard  
Son pur regard

Là-haut où la froidure  
Éternelle n'endure  
Que vous le surpassiez  
Tous ô glaciers

Mais selon un baptême  
Illuminée au même  
Principe qui m'élut  
Penche un salut.

L'APRÈS-MIDI

D'VN

FAVNE

Églogve



## LE FAVNE

Ces nymphes, je les veux perpétuer.

Si clair,  
Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air  
Assoupi de sommeils touffus.

Aimai-je un rêve ?

Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève  
En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais  
Bois mêmes, prouve, hélas ! que bien seul je m'offrais  
Pour triomphe la faute idéale de roses.

Réfléchissons..

ou si les femmes dont tu gloses  
Figurent un souhait de tes sens fabuleux !  
Faune, l'illusion s'échappe des yeux bleus  
Et froids, comme une source en pleurs, de la plus chaste :  
Mais, l'autre tout soupirs, dis-tu qu'elle contraste  
Comme brise du jour chaude dans ta toison !  
Que non ! par l'immobile et lasse pâmoison  
Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,  
Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte  
Au bosquet arrosé d'accords ; et le seul vent  
Hors des deux tuyaux prompt à s'exhaler avant  
Qu'il disperse le son dans une pluie aride,  
C'est, à l'horizon pas remué d'une ride,  
Le visible et serein souffle artificiel  
De l'inspiration, qui regagne le ciel.

O bords siciliens d'un calme marécage  
Qu'à l'envi des soleils ma vanité saccage,

Tacite sous les fleurs d'étincelles, CONTEZ

*" Que je coupais ici les creux roseaux domptés*

*" Par le talent ; quand, sur l'or glauque de lointaines*

*" Verdures dédiant leur vigne à des fontaines,*

*" Ondoie une blancheur animale au repos :*

*" Et qu'au prélude lent où naissent les pipeaux,*

*" Ce vol de cygnes, non ! de naïades se sauve*

*" Ou plonge.. "*

Inerte, tout brûle dans l'heure fauve

Sans marquer par quel art ensemble détala

Trop d'hymen souhaité de qui cherche le *la* :

Alors m'éveillerai-je à la ferveur première,

Droit et seul, sous un flot antique de lumière,

Lys ! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Autre que ce doux rien par leur lèvre ébruité,

Le baiser, qui tout bas des perfides assure,

Mon sein, vierge de preuve, atteste une morsure

Mystérieuse, due à quel que...

Mais, bast ! arcane tel élu pour confident  
Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue :  
Qui, détournant à soi le trouble de la joue  
Rêve, dans un solo long, que nous amusions  
La beauté d'alentour par des confusions  
Fausses entre elle-même et notre chant crédule ;  
Et de faire aussi haut que l'amour se module  
Evanouir du songe ordinaire de dos  
Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos,  
Une sonore, vaine et monotone ligne.

Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne  
Syrinx, de reflleurir aux lacs où tu m'attends !  
Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps  
Des déesses ; et par d'idolâtres peintures,  
A leur ombre enlever encore des ceintures :  
Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,  
Pour l'écarter, ma feinte écarté,

Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide  
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide  
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

O nymphes, regonflons des SOUVENIRS divers.

*" Mon œil, trouant les joncs, dardait chaque encolure*

*" Immortelle, qui noie en l'onde sa brûlure*

*" Avec un cri de rage au ciel de la forêt ;*

*" Et le splendide bain de cheveux disparaît*

*" Dans les clartés et les frissons, ô pierreries !*

*" J'accours ; quand, à mes pieds, s'entrejoignent (meurtries*

*" De la langueur goûtée à ce mal d'être deux)*

*" Des dormeuses parmi leurs seuls bras hasardeux ;*

*" Je les ravis, sans les désenlacer, et vole*

*" A ce massif, haï par l'ombrage frivole,*

*" De roses tarissant tout parfum au soleil,*

*" Où notre ébat au jour consumé soit pareil. "*

Je t'adore, courroux des vierges, ô délice  
Farouche du sacré fardeau nu qui se glisse

Pour fuir ma lèvre en feu buvant, comme un éclair  
Tressaille ! la frayeur secrète de la chair :

Des pieds de l'inhumaine au cœur de la timide  
Que délaisse à la fois une innocence, humide  
De larmes folles ou de moins tristes vapeurs.

*" Mon crime, c'est d'avoir, gai de vaincre ces peurs*

*" Traîtresses, divisé la touffe échevelée*

*" De baisers que les dieux gardaient si bien mêlée ;*

*" Car, à peine j'allais cacher un rire ardent*

*" Sous les replis heureux d'une seule (gardant*

*" Par un doigt simple, afin que sa candeur de plume*

*" Se teignît à l'émoi de sa sœur qui s'allume,*

*" La petite, naïve et ne rougissant pas : )*

*" Que de mes bras, défaits par de vagues trépas,*

*" Cette proie, à jamais ingrate se délivre*

*" Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre. "*

Tant pis ! vers le bonheur d'autres m'entraîneront

Par leur tresse nouée aux cornes de mon front :  
Tu sais, ma passion, que, pourpre et déjà mûre,  
Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure ;  
Et notre sang, épris de qui le va saisir,  
Coule pour tout l'essaim éternel du désir.  
A l'heure où ce bois d'or et de cendres se teinte  
Une fête s'exalte en la feuillée éteinte :  
Etna ! c'est parmi toi visité de Vénus  
Sur ta lave posant ses talons ingénus,  
Quand tonne un somme triste ou s'épuise la flamme.  
Je tiens la reine !

O sûr châtiment..

Non, mais l'âme

De paroles vacante et ce corps alourdi  
Tard succombent au fier silence de midi :  
Sans plus il faut dormir en l'oubli du blasphème,

Sur le sable altéré gisant et comme j'aime  
Ouvrir ma bouche à l'astre efficace des vins !

Couple, adieu ; je vais voir l'ombre que tu devins.

## SAI N T E

A la fenêtre recélant  
Le santal vieux qui se dédore  
De sa viole étincelant  
Jadis avec flûte ou mandore,

Est la Sainte pâle, étalant  
Le livre vieux qui se déplie  
Du Magnificat ruisselant  
Jadis selon vêpre et complie :

A ce vitrage d'ostensoir  
Que frôle une harpe par l'Ange  
Formée avec son vol du soir  
Pour la délicate phalange

Du doigt que, sans le vieux santal  
Ni le vieux livre, elle balance  
Sur le plumage instrumental,  
Musicienne du silence.

## TOAST FUNÈBRE

O de notre bonheur, toi, le fatal emblème !

Salut de la <sup>madness</sup>démence et libation <sup>pale</sup>blème,

Ne crois pas qu'au magique espoir du corridor

J'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or !

Ton apparition ne va pas me <sup>suffice</sup>suffire :

Car je t'ai mis, moi-même, en un lieu de porphyre.

Le rite est pour les mains d'éteindre le flambeau

Contre le fer épais des portes du tombeau :  
Et l'on ignore mal, élu pour notre fête  
Très-simple de chanter l'absence du poète,  
Que ce beau monument l'enferme tout entier :  
Si ce n'est que la gloire ardente du métier,  
Jusqu'à l'heure commune et vile de la cendre,  
Par le carreau qu'allume un soir fier d'y descendre,  
Retourne vers les feux du pur soleil mortel !

Magnifique, total et solitaire, tel  
Tremble de s'exhaler le faux orgueil des hommes.  
Cette foule hagarde ! elle annonce : Nous sommes  
La triste opacité de nos spectres futurs.  
Mais le blason des deuils épars sur de vains murs,  
J'ai méprisé l'horreur lucide d'une larme,  
Quand sourd même à mon vers sacré qui ne l'alarme,  
Quelqu'un de ces passants, fier, aveugle et muet,  
Hôte de son linceul vague, se transmuait  
En le vierge héros de l'attente posthume.

Vaste gouffre apporté dans l'amas de la brume  
Par l'irascible vent des mots qu'il n'a pas dits,  
Le néant à cet homme aboli de jadis :

" Souvenirs d'horizons, qu'est-ce, ô toi, que la Terre ? "  
Hurle ce songe ; et, voix dont la clarté s'altère,  
L'espace a pour jouet le cri : " Je ne sais pas ! "

Le Maître, par un œil profond, a, sur ses pas,  
Apaisé de l'éden l'inquiète merveille  
Dont le frisson final, dans sa voix seule, éveille  
Pour la Rose et le Lys le mystère d'un nom.  
Est-il de ce destin rien qui demeure, non ?  
O vous tous, oubliez une croyance sombre.  
Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre.  
Moi, de votre désir soucieux, je veux voir,  
A qui s'évanouit, hier, dans le devoir  
Idéal que nous font les jardins de cet astre,  
Survivre pour l'honneur du tranquille désastre  
Une agitation solennelle par l'air

De paroles, pourpre ivre et grand calice clair,  
Que, pluie et diamant, le regard diaphane  
Resté là sur ces fleurs dont nulle ne se fane,  
Isole parmi l'heure et le rayon du jour !  
C'est de nos vrais bosquets déjà tout le séjour,  
Où le poète pur a pour geste humble et large  
De l'interdire au rêve, ennemi de sa charge :  
Afin que le matin de son repos altier,  
Quand la mort ancienne est comme pour Gautier  
De n'ouvrir pas les yeux sacrés et de se taire,  
Surgisse, de l'allée ornement tributaire,  
Le sépulcre solide où gît tout ce qui nuit,  
Et l'avare silence et la massive nuit.

## P R O S E

*pour des Esseintes*

Hyperbole ! de ma mémoire  
Triomphalement ne sais-tu  
Te lever, aujourd'hui grimoire  
Dans un livre de fer vêtu :

Car j'installe, par la science,  
L'hymne des cœurs spirituels  
En l'œuvre de ma patience,  
Atlas, herbiers et rituels.

Nous promenions notre visage  
(Nous fûmes deux, je le maintiens)  
Sur maints charmes de paysage,  
O sœur, y comparant les tiens.

L'ère d'autorité se trouble  
Lorsque, sans nul motif, on dit  
De ce midi que notre double  
Inconscience approfondit

Que, sol des cent iris, son site,  
Ils savent s'il a bien été,  
Ne porte pas de nom que cite  
L'or de la trompette d'Été.

Oui, dans une île que l'air charge  
De vue et non de visions  
Toute fleur s'étalait plus large  
Sans que nous en devisions

Telles, immenses, que chacune  
Ordinairement se para  
D'un lucide contour, lacune  
Qui des jardins la sépara.

Gloire du long désir, Idées  
Tout en moi s'exaltait de voir  
La famille des iridées  
Surgir à ce nouveau devoir,

Mais cette sœur sensée et tendre  
Ne porta son regard plus loin  
Que sourire et, comme à l'entendre  
J'occupe mon antique soin.

Oh ! sache l'Esprit de litige,  
A cette heure où nous nous taisons,  
Que de lis multiples la tige  
Grandissait trop pour nos raisons

Et non comme pleure la rive,  
Quand son jeu monotone ment  
A vouloir que l'ampleur arrive  
Parmi mon jeune étonnement

D'ouïr tout le ciel et la carte  
Sans fin attestés sur mes pas,  
Par le flot même qui s'écarte,  
Que ce pays n'exista pas.

L'enfant abdique son extase  
Et docte déjà par chemins  
Elle dit le mot : Anastase !  
Né pour d'éternels parchemins,

Avant qu'un sépulcre ne rie  
Sous aucun climat, son aïeul,  
De porter ce nom : Pulchérie !  
Caché par le trop grand glaïeul.

## ÉVENTAIL

*de Madame Mallarmé*

Avec comme pour langage  
Rien qu'un battement aux cieux  
Le futur vers se dégage  
Du logis très précieux

Aile tout bas la courrière  
Cet éventail si c'est lui  
Le même par qui derrière  
Toi quelque miroir a lui

Limpide (où va redescendre  
Pourchassée en chaque grain  
Un peu d'invisible cendre  
Seule à me rendre chagrin)

Toujours tel il apparaisse  
Entre tes mains sans paresse.

## AUTRE ÉVENTAIL

*de Mademoiselle Mallarmé*

O rêveuse, pour que je plonge  
Au pur délice sans chemin,  
Sache, par un subtil mensonge,  
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule  
Te vient à chaque battement  
Dont le coup prisonnier recule  
L'horizon délicatement.

Vertige ! voici que frissonne  
L'espace comme un grand baiser  
Qui, fou de naître pour personne  
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche  
Ainsi qu'un rire enseveli  
Se couler du coin de ta bouche  
Au fond de l'unanime pli !

Le sceptre des rivages roses  
Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,  
Ce blanc vol fermé que tu poses  
Contre le feu d'un bracelet.

FEUILLETS D'ALBUM

## FEUILLET D'ALBUM

Tout à coup et comme par jeu  
Mademoiselle qui voulûtes  
Ouïr se révéler un peu  
Le bois de mes diverses flûtes

Il me semble que cet essai  
Tenté devant un paysage  
A du bon quand je le cessai  
Pour vous regarder au visage

Oui ce vain souffle que j'exclus  
Jusqu'à la dernière limite  
Selon mes quelques doigts perclus  
Manque de moyens s'il imite

Votre très naturel et clair  
Rire d'enfant qui charme l'air.

Dame

sans trop d'ardeur à la fois enflammant

La rose qui cruelle ou déchirée et lasse

Même du blanc habit de pourpre le délace

Pour ouïr dans sa chair pleurer le diamant

Oui sans ces crises de rosée et gentiment

Ni brise quoique, avec, le ciel orageux passe

Jalouse d'apporter je ne sais quel espace

Au simple jour le jour très vrai du sentiment

Ne te semble-t-il pas, disons, que chaque année  
Dont sur ton front renaît la grâce spontanée  
Suffise selon quelque apparence et pour moi

Comme un éventail frais dans la chambre s'étonne  
A raviver du peu qu'il faut ici d'émoi  
Toute notre native amitié monotone.

O si chère de loin et proche et blanche, si  
Délicieusement toi, Mary, que je songe  
A quelque baume rare émané par mensonge  
Sur aucun bouquetier de cristal obscurci

Le sais-tu, oui ! pour moi voici des ans, voici  
Toujours que ton sourire éblouissant prolonge  
La même rose avec son bel été qui plonge  
Dans autrefois et puis dans le futur aussi.

Mon cœur qui dans les nuits parfois cherche à s'entendre  
Ou de quel dernier mot t'appeler le plus tendre  
S'exalte en celui rien que chuchoté de sœur

N'était, très grand trésor et tête si petite,  
Que tu m'enseignes bien toute une autre douceur  
Tout bas par le baiser seul dans tes cheveux dite.

## REMÉMORATION D'AMIS BELGES

A des heures et sans <sup>qu'il n'en soit</sup> que tel souffle l'émeuve <sup>à l'aise</sup>  
Toute la vétusté <sup>antiquity</sup> presque couleur encens  
Comme furtive d'elle et visible je sens  
Que se devêt pli selon pli la pierre veuve

Flotte ou semble par soi n'apporter une preuve  
Sinon d'épandre pour baume antique le temps  
Nous immémoriaux quelques-uns si contents  
Sur la soudaineté de notre amitié neuve

O très chers rencontrés en le jamais banal  
Bruges multipliant l'aube au défunt canal  
Avec la promenade éparse de maint cygne

Quand solennellement cette cité m'apprit  
Lesquels entre ses fils un autre vol désigne  
A prompt irradiier ainsi qu'aile l'esprit.

## CHANSONS BAS

### I

#### *Le Savetier*

Hors de la poix rien à faire,  
Le lys naît blanc, comme odeur  
Simplement je le préfère  
A ce bon racco mmodeur.

Il va de cuir à ma paire  
Adjoindre plus que je n'eus  
Jamais, cela désespère  
Un besoin de talons nus.

Son marteau qui ne dévie  
Fixe de clous gouailleurs  
Sur la semelle l'envie  
Toujours conduisant ailleurs.

Il recréerait des souliers,  
O pieds ! si vous le vouliez.

## II

### *La Marchande d'herbes aromatiques*

Ta paille azur de lavandes,  
Ne crois pas avec ce cil  
Osé que tu me la vendes  
Comme à l'hypocrite s'il

En tapisse la muraille  
De lieux les absolus lieux  
Pour le ventre qui se raille  
Renaître aux sentiments bleus.

Mieux entre une envahissante  
Chevelure ici mets-la  
Que le brin salubre y sente,  
Zéphirine, Paméla

Ou conduise vers l'époux  
Les prémices de tes poux.

## III

*Le Cantonnier*

Ces cailloux, tu les nivelles  
Et c'est, comme troubadour,  
Un cube aussi de cervelles  
Qu'il me faut ouvrir par jour.

## IV

*Le Marchand d'ail et d'oignons*

L'ennui d'aller en visite  
Avec l'ail nous l'éloignons.  
L'élégie au pleur hésite  
Peu si je fends des oignons.

## V

*La Femme de l'ouvrier*

La femme, l'enfant, la soupe  
En chemin pour le carrier  
Le complimentent qu'il coupe  
Dans l'us de se marier.

## VI

*Le Vitrier*

Le pur soleil qui remise  
Trop d'éclat pour l'y trier  
Ote ébloui sa chemise  
Sur le dos du vitrier.

## VII

*Le Crieur d'imprimés*

Toujours, n'importe le titre,  
Sans même s'enrhumer au  
Dégel, ce gai siffle-litre  
Crie un premier numéro.

## VIII

*La Marchande d'habits*

Le vif œil dont tu regardes  
Jusques à leur contenu  
Me sépare de mes hardes  
Et comme un dieu je vais nu.

## BILLET A WHISTLER

Pas les rafales à propos  
De rien comme occuper la rue  
Sujette au noir vol de chapeaux ;  
Mais une danseuse apparue

Tourbillon de mousseline ou  
Fureur éparses en écumes  
Que soulève par son genou  
Celle même dont nous vécûmes

Pour tout, hormis lui, rebattu  
Spirituelle, ivre, immobile  
Foudroyer avec le tutu,  
Sans se faire autrement de bile

Sinon rieur que puisse l'air  
De sa jupe éventer Whistler.

## RONDELS

### I

Rien au réveil que vous n'ayez  
Envisagé de quelque moue  
Pire si le rire secoue  
Votre aile sur les oreillers

Indifféremment sommeillez  
Sans crainte qu'une haleine avoue  
Rien au réveil que vous n'ayez  
Envisagé de quelque moue

Tous les rêves émerveillés  
Quand cette beauté les déjoue  
Ne produisent fleur sur la joue  
Dans l'œil diamants impayés  
Rien au réveil que vous n'ayez

## II

Si tu veux nous nous aimerons  
Avec tes lèvres sans le dire  
Cette rose ne l'interromps  
Qu'à verser un silence pire

Jamais de chants ne lancent prompts  
Le scintillement du sourire  
Si tu veux nous nous aimerons  
Avec tes lèvres sans le dire

Muet muet entre les ronds  
Sylphe dans la pourpre d'empire  
Un baiser flambant se déchire  
Jusqu'aux pointes des ailerons  
Si tu veux nous nous aimerons

## PETIT AIR

### I

Quelconque une solitude  
Sans le cygne ni le quai  
Mire sa désuétude  
Au regard que j'abdiquai

Ici de la gloriole  
Haute à ne la pas toucher  
Dont maint ciel se bariole  
Avec les ors de coucher

Mais langoureusement longe  
Comme de blanc linge ôté  
Tel fugace oiseau si plonge  
Exultatrice à côté

Dans l'onde toi devenue  
Ta jubilation nue.

## PETIT AIR

### II

Indomptablement a dû  
Comme mon espoir s'y lance  
Éclater là-haut perdu  
Avec furie et silence,

Voix étrangère au bosquet  
Ou par nul écho suivie,  
L'oiseau qu'on n'ouït jamais  
Une autre fois en la vie.

Le hagard musicien,  
Cela dans le doute expire  
Si de mon sein pas du sien  
A jailli le sanglot pire

Déchiré va-t-il entier  
Rester sur quelque sentier !

## PETIT AIR

(GUERRIER)

Ce me va hormis l'y taire  
Que je sente du foyer  
Un pantalon militaire  
A ma jambe rougeoyer

L'invasion je la guette  
Avec le vierge courroux  
Tout juste de la baguette  
Au gant blanc des tourlourous

Nue ou d'écorce tenace  
 Pas pour battre le Teuton  
 Mais comme une autre menace  
 A la fin que me veut-on

De trancher ras cette ortie  
 Folle de la sympathie.



PLUSIEURS SONNETS

Quand l'ombre menaça de la fatale loi  
Tel vieux Rêve, désir et mal de mes vertèbres,  
Affligé de périr sous les plafonds funèbres  
Il a ployé son aile indubitable en moi.

Luxe, ô salle d'ébène où, pour séduire un roi  
Se tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,  
Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres  
Aux yeux du solitaire ébloui de sa foi.

Oui, je sais qu'au lointain de cette nuit, la Terre  
Jette d'un grand éclat l'insolite mystère  
Sous les siècles hideux qui l'obscurcissent moins.

L'espace à soi pareil qu'il s'accroisse ou se nie  
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins  
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre  
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,  
Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Victorieusement fui le suicide beau  
Tison de gloire, sang par écume, or, tempête!  
O rire si là bas une pourpre s'apprête  
A ne tendre royal que mon absent tombeau.

Quoi ! de tout cet éclat pas même le lambeau  
S'attarde, il est minuit, à l'ombre qui nous fête  
Excepté qu'un trésor présomptueux de tête  
Verse son caressé nonchaloir sans flambeau,

La tienne si toujours le délice ! la tienne  
 Oui seule qui du ciel évanoui retienne  
 Un peu de puéril triomphe en t'en coiffant

Avec clarté quand sur les coussins tu la poses  
 Comme un casque guerrier d'impératrice enfant  
 Dont pour te figurer il tomberait des roses.

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encor  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.

La chevelure vol d'une flamme à l'extrême  
Occident de désirs pour la tout déployer  
Se pose (je dirais mourir un diadème)  
Vers le front couronné son ancien foyer

Mais sans or soupirer que cette vive nue  
L'ignition du feu toujours intérieur  
Originellement la seule continue  
Dans le joyau de l'œil véridique ou rieur

Une nudité de héros tendre diffame  
Celle qui ne mouvant astre ni feux au doigt  
Rien qu'à simplifier avec gloire la femme  
Accomplit par son chef fulgurante l'exploit

De semer de rubis le doute qu'elle écorche  
Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche.

## LE TOMBEAU D'EDGAR POE

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief!  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

## LE TOMBEAU DE CHARLES BAUDELAIRE

Le temple enseveli divulgué par la bouche  
Sépulcrale d'égout bavant boue et rubis  
Abominablement quelque idole Anubis  
Tout le museau flambé comme un aboi farouche

Ou que le gaz récent torde la mèche louche  
Essuyeuse on le sait des opprobres subis  
Il allume hagard un immortel pubis  
Dont le vol selon le réverbère découche

Quel feuillage séché dans les cités sans soir  
Votif pourra bénir comme elle se rasseoir  
Contre le marbre vainement de Baudelaire

Au voile qui la ceint absente avec frissons  
Celle son Ombre même un poison tutélaire  
Toujours à respirer si nous en périssons.

## T O M B E A U

*Anniversaire — Janvier 1897*

Le noir roc courroucé que la bise le roule  
Ne s'arrêtera ni sous de pieuses mains  
Tâtant sa ressemblance avec les maux humains  
Comme pour en bénir quelque funeste moule.

Ici presque toujours si le ramier roucoule  
Cet immatériel deuil opprime de maints  
Nubiles plis l'astre mûri des lendemains  
Dont un scintillement argentera la foule.

Qui cherche, parcourant le solitaire bond  
Tantôt extérieur de notre vagabond —  
Verlaine ? Il est caché parmi l'herbe, Verlaine

A ne surprendre que naïvement d'accord  
La lèvre sans y boire ou tarir son haleine  
Un peu profond ruisseau calomnié la mort.

## H O M M A G E

Le silence déjà funèbre d'une moire  
Dispose plus qu'un pli seul sur le mobilier  
Que doit un tassement du principal pilier  
Précipiter avec le manque de mémoire.

Notre si vieil ébat triomphal du grimoire,  
Hiéroglyphes dont s'exalte le millier  
A propager de l'aile un frisson familial !  
Enfouissez-le moi plutôt dans une armoire.

Du souriant fracas originel haï  
Entre elles de clartés maîtresses a jailli  
Jusque vers un parvis né pour leur simulacre,

Trompettes tout haut d'or pâmé sur les vélins,  
Le dieu Richard Wagner irradiant un sacre  
Mal tu par l'encre même en sanglots sibyllins.

## H O M M A G E

Toute Aurore même gourde  
A crisper un poing obscur  
Contre des clairs d'azur  
Embouchés par cette sourde

A le pâtre avec la gourde  
Jointe au bâton frappant dur  
Le long de son pas futur  
Tant que la source ample sourde

Par avance ainsi tu vis  
O solitaire Puvis  
De Chavannes  
                                j'aurais seul

De conduire le temps boire  
A la nymphe sans linceul  
Que lui découvre ta Gloire.

Toute l'âme résumée  
Quand lente nous l'expirons  
Dans plusieurs ronds de fumée  
Abolis en autres ronds

Atteste quelque cigare  
Brûlant savamment pour peu  
Que la cendre se sépare  
De son clair baiser de feu

Ainsi le chœur des romances  
A la lèvre vole-t-il  
Exclus-en si tu commences  
Le réel parce que vil

Le sens trop précis rature  
Ta vague littérature

Au seul souci de voyager  
Outre une Inde splendide et trouble  
— Ce salut soit le messager  
Du temps, cap que ta poupe double

Comme sur quelque vergue bas  
Plongeante avec la caravelle  
Ecumait toujours en ébats  
Un oiseau d'annonce nouvelle

Qui criait monotonement  
Sans que la barre ne varie  
Un inutile gisement  
Nuit, désespoir et pierrerie

Par son chant reflété jusqu'au  
Sourire du pâle Vasco.

I

Tout Orgueil fume-t-il du soir,  
Torche dans un branle étouffée  
Sans que l'immortelle bouffée  
Ne puisse à l'abandon surseoir !

La chambre ancienne de l'hoir  
De maint riche mais chu trophée  
Ne serait pas même chauffée  
S'il survenait par le couloir.

Affres du passé nécessaires  
Agrippant comme avec des serres  
Le sépulcre de désaveu,

Sous un marbre lourd qu'elle isole  
Ne s'allume pas d'autre feu  
Que la fulgurante console.

## II

Surgi de la croupe et du bond  
D'une verrerie éphémère  
Sans fleurir la veillée amère  
Le col ignoré s'interrompt.

Je crois bien que deux bouches n'ont  
Bu, ni son amant ni ma mère,  
Jamais à la même Chimère,  
Moi, sylphe de ce froid plafond !

Le pur vase d'aucun breuvage  
Que l'inexhaustible veuvage  
Agonise mais ne consent,

Naïf baiser des plus funèbres !  
A rien expirer annonçant  
Une rose dans les ténèbres.

### III

Une dentelle s'abolit  
Dans le doute du Jeu suprême  
A n'entr'ouvrir comme un blasphème  
Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit  
D'une guirlande avec la même,  
Enfui contre la vitre blême  
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais chez qui du rêve se dore  
Tristement dort une mandore  
Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre  
Selon nul ventre que le sien,  
Filial on aurait pu naître.

Quelle soie aux baumes de temps  
Où la Chimère s'exténue  
Vaut la torse et native nue  
Que, hors de ton miroir, tu tends !

Les trous de drapeaux méditants  
S'exaltent dans notre avenue :  
Moi, j'ai ta chevelure nue  
Pour enfouir mes yeux contents.

Non ! La bouche ne sera sûre  
De rien goûter à sa morsure,  
S'il ne fait, ton princier amant,

Dans la considérable touffe  
Expirer, comme un diamant,  
Le cri des Gloires qu'il étouffe.

M'introduire dans ton histoire  
C'est en héros effarouché  
S'il a du talon nu touché  
Quelque gazon de territoire

A des glaciers attentatoire  
Je ne sais le naïf péché  
Que tu n'auras pas empêché  
De rire très haut sa victoire

Dis si je ne suis pas joyeux  
Tonnerre et rubis aux moyeux  
De voir en l'air que ce feu troue

Avec des royaumes épars  
Comme mourir pourpre la roue  
Du seul vespéral de mes chars

A la nue accablante tu  
Basse de basalte et de laves  
A même les échos esclaves  
Par une trompe sans vertu

Quel sépulcral naufrage (tu  
Le sais, écume, mais y baves)  
Suprême une entre les épaves  
Abolit le mât dévêtu

Ou cela que furibond faute  
De quelque perdition haute  
Tout l'abîme vain éployé

Dans le si blanc cheveu qui traîne  
Avarement aura noyé  
Le flanc enfant d'une sirène

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos,  
Il m'amuse d'élire avec le seul génie  
Une ruine, par mille écumes bénie  
Sous l'hyacinthe, au loin, de ses jours triomphaux.

Coure le froid avec ses silences de faulx,  
Je n'y hululerai pas de vide nénie  
Si ce très blanc ébat au ras du sol dénie  
A tout site l'honneur du paysage faux.

Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale  
Trouve en leur docte manque une saveur égale :  
Qu'un éclate de chair humain et parfumant !

Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne,  
Je pense plus longtemps peut-être éperdûment  
A l'autre, au sein brûlé d'une antique amazone.



BIBLIOGRAPHIE  
DE L'ÉDITION DE 1898

*Ce cahier, sauf intercalation de peu de pièces jetées plutôt en  
culs-de-lampe sur les marges :*

Salut  
Éventail de Madame Mallarmé  
Feuillet d'Album  
Remémoration d'Amis belges  
Chansons bas I et II  
Billet à Whistler  
Petit air I et II,

*et les sonnets*

Le Tombeau de Charles Baudelaire  
A la nue accablante...

suit l'ordre, sans le groupement, présenté par l'Édition fac-simile faite sur le manuscrit de l'auteur en 1887.

A quelques corrections près, introduites avec la réimpression des *Morceaux choisis*, Vers et Prose, par la librairie Académique, le texte reste celui de la belle publication souscrite puis envolée à tant d'enchères, qui le fixa. Sa rareté se fleurissait, en le format original, déjà, du chef-d'œuvre de Rops.

Pas de leçon antérieure ici donnée en tant que variante.

Beaucoup de ces poèmes, ou études en vue de mieux, comme on essaie les becs de sa plume avant de se mettre à l'œuvre, ont été distraits de leur carton par des impatiences amies de Revues en quête de leur numéro d'apparition : et première note de projets, en points de repère, qui fixent, trop rares ou trop nombreux, selon le point de vue double que lui-même partage l'auteur, il les conserve en raison de ceci que la jeunesse voulut bien en tenir compte et autour un public se former.

SALUT : ce Sonnet, en levant le verre, récemment, à un Banquet de la Plume, avec l'honneur d'y présider.

APPARITION tenta les musiciens, entre qui MM. Bailly et André Rossignol qui y adaptèrent des notes délicieuses.

LE PITRE CHÂTIÉ parut, quoique ancien, la première fois, dans la grande édition de la Revue Indépendante.

LES FENÊTRES, LES FLEURS, RENOUVEAU, ANGOISSE (*d'abord A Celle qui est tranquille*), " Las de l'amer repos où ma paresse offense ", LE SONNEUR, TRISTESSE D'ÉTÉ, L'AZUR, BRISE MARINE, SOUPIR, AUMÔNE (*intitulé le Mendiant*) *composent la série qui, dans cet ouvrage cité toujours s'appelle du Premier Parnasse contemporain.*

HÉRODIADÉ, *ici fragment, où seule la partie dialoguée, comporte outre le cantique de Saint Jean et sa conclusion en un dernier monologue, des Prélude et Finale qui seront ultérieurement publiés, et s'arrange en poème.*

L'APRÈS-MIDI D'UN FAVNE *parut à part, intérieurement décoré par Manet, une des premières plaquettes coûteuses et sac à bonbons mais de rêve et un peu orientaux avec son " feutre de Japon, titré d'or, et noué de cordons roses de Chine et noirs ", ainsi que s'exprime l'affiche ; puis M. Dujardin fit, de ces vers introuvables autre part que dans sa photogravure, une édition populaire épuisée.*

TOAST FUNÈBRE, *vient du recueil collectif le Tombeau de Théophile Gautier, Maître et Ombre à qui s'adresse l'Invocation : son nom apparaît en rime avant la fin.*

PROSE, *pour des Esseintes ; il l'eût, peut-être, insérée, ainsi qu'on lit en l'A-rebours de notre Huysmans.*

“ Tout à coup et comme par jeu ” est recopié indiscrètement à l’album de la fille du poète provençal Roumanille, mon vieux camarade : je l’avais admirée, enfant, et elle voulut s’en souvenir pour me prier, demoiselle, de quelques vers.

REMÉMORATION. J’éprouve un plaisir à envoyer ce sonnet au Livre d’Or du Cercle Excelsior, où j’avais fait une conférence et connu des amis.

CHANSONS BAS I et II, commentent, avec divers quatrains, dans le recueil les Types de Paris, les illustrations du maître-peintre Raffaëlli, qui les inspira et les accepta.

BILLET, paru en français, comme illustration au journal anglais the Whirlwind (le Tourbillon) envers qui Whistler fut princier.

PETITS AIRS. I, pour inaugurer, novembre 1894, la superbe publication l’Epreuve. II, appartient à l’album de M. Daudet.

LE TOMBEAU D’EDGARD POE. Mêlé au cérémonial, il y fut récité, en l’érection d’un monument de Poe, à Baltimore, un bloc de basalte que l’Amérique appuya sur l’ombre légère du Poète, pour sa sécurité qu’elle ne ressortît jamais.

LE TOMBEAU DE CHARLES BAUDELAIRE. — Fait partie du livre ayant ce titre, publié par souscription en vue de quelque statue, buste ou médaillon commémoratifs.

HOMMAGE, entre plusieurs, d'un poète français, convoqués par l'admirable Revue Wagnérienne, disparue avant le triomphe définitif du Génie.

Tant de minutie témoigne, inutilement peut-être, de quelque référence aux scolastes futurs.



# TABLE



|  | PAGES |
|--|-------|
| <i>SALUT, sonnet</i> .....                       | 9     |
| LE GUIGNON.....                                  | 11    |
| APPARITION.....                                  | 16    |
| PLACET FUTILE, sonnet irrégulier.....            | 18    |
| LE PITRE CHÂTIÉ, sonnet.....                     | 20    |
| — Une négresse par le démon secouée.....         | 22    |
| SOUPIR.....                                      | 24    |
| LES FENÊTRES.....                                | 25    |
| LES FLEURS.....                                  | 28    |
| RENOUVEAU, sonnet irrégulier.....                | 30    |
| ANGOISSE, sonnet irrégulier.....                 | 32    |
| — Las de l'amer repos où ma paresse offense..... | 34    |
| LE SONNEUR, sonnet irrégulier.....               | 36    |
| TRISTESSE D'ÉTÉ, sonnet.....                     | 38    |
| L'AZUR.....                                      | 40    |
| BRISE MARINE.....                                | 43    |

|                    |    |
|--------------------|----|
| AUMÔNE .....       | 45 |
| SONNET .....       | 48 |
| DON DU POÈME ..... | 50 |

## HÉRODIADE

|                                  |    |
|----------------------------------|----|
| I. SCÈNE .....                   | 55 |
| II. CANTIQUE DE SAINT JEAN ..... | 68 |

|  |    |
|--|----|
| L'APRÈS-MIDI D'VN FAVNE, Églogve ..... | 71 |
|--|----|

|              |    |
|--------------|----|
| SAINTE ..... | 81 |
|--------------|----|

|  |    |
|--|----|
| TOAST FUNÈBRE, à Théophile Gautier ..... | 83 |
|--|----|

|                                  |    |
|----------------------------------|----|
| PROSE (pour des Esseintes) ..... | 87 |
|----------------------------------|----|

|                                   |    |
|-----------------------------------|----|
| ÉVENTAIL DE MADAME MALLARMÉ ..... | 91 |
|-----------------------------------|----|

|  |    |
|--|----|
| AUTRE ÉVENTAIL, DE MADEMOISELLE MALLARMÉ ..... | 93 |
|--|----|

## FEUILLETS D'ALBUM

|                        |    |
|------------------------|----|
| FEUILLET D'ALBUM ..... | 96 |
|------------------------|----|

|  |    |
|--|----|
| — Dame sans trop d'ardeur à la fois enflammant ..... | 98 |
|--|----|

|   |     |
|---|-----|
| — O si chère de loin et proche et blanche, si ..... | 100 |
|---|-----|

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| REMÉMORATION D'AMIS BELGES ..... | 102 |
|----------------------------------|-----|

|   |     |
|---|-----|
| CHANSONS BAS. I. <i>Le Savetier</i> ..... | 104 |
|---|-----|

|   |     |
|---|-----|
| II. <i>La Marchande d'herbes aromatiques</i> .... | 106 |
|---|-----|

|                                 |     |
|---------------------------------|-----|
| III. <i>Le Cantonnier</i> ..... | 108 |
|---------------------------------|-----|

|  |     |
|--|-----|
| IV. <i>Le Marchand d'ail et d'oignons</i> .....    | 108 |
| V. <i>La Femme de l'ouvrier</i> .....              | 108 |
| VI. <i>Le Vitrier</i> .....                        | 109 |
| VII. <i>Le Crieur d'imprimés</i> .....             | 109 |
| VIII. <i>La Marchande d'habits</i> .....           | 109 |
| BILLET A WHISTLER.....                             | 110 |
| RONDELS. I. Rien au réveil que vous n'ayez.....    | 112 |
| II. Si tu veux nous nous aimerons.....             | 113 |
| PETIT AIR. I. Quelconque une solitude.....         | 114 |
| II. Indomptablement a dû.....                      | 116 |
| PETIT AIR (Guerrier).....                          | 118 |
| PLUSIEURS SONNETS                                  |     |
| — Quand l'ombre menaça de la fatale loi.....       | 122 |
| — Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui.....  | 124 |
| — Victorieusement fui le suicide beau.....         | 126 |
| — Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx..... | 128 |
| — La chevelure vol d'une flamme à l'extrême.....   | 130 |
| LE TOMBEAU D'EDGAR POE.....                        | 132 |
| LE TOMBEAU DE CHARLES BAUDELAIRE.....              | 134 |
| TOMBEAU.....                                       | 136 |
| HOMMAGE.....                                       | 138 |
| HOMMAGE.....                                       | 140 |

|   |     |
|---|-----|
| — Toute l'âme résumée.....                        | 142 |
| — Au seul souci de voyager.....                   | 144 |
| I. — Tout orgueil fume-t-il du soir.....          | 146 |
| II. — Surgi de la croupe et du bond.....          | 148 |
| III. — Une dentelle s'abolit.....                 | 150 |
| — Quelle soie aux baumes de temps.....            | 152 |
| — M'introduire dans ton histoire.....             | 154 |
| — A la nue accablante tu.....                     | 156 |
| — Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos..... | 158 |
| BIBLIOGRAPHIE DE L'ÉDITION DE 1898.....           | 161 |

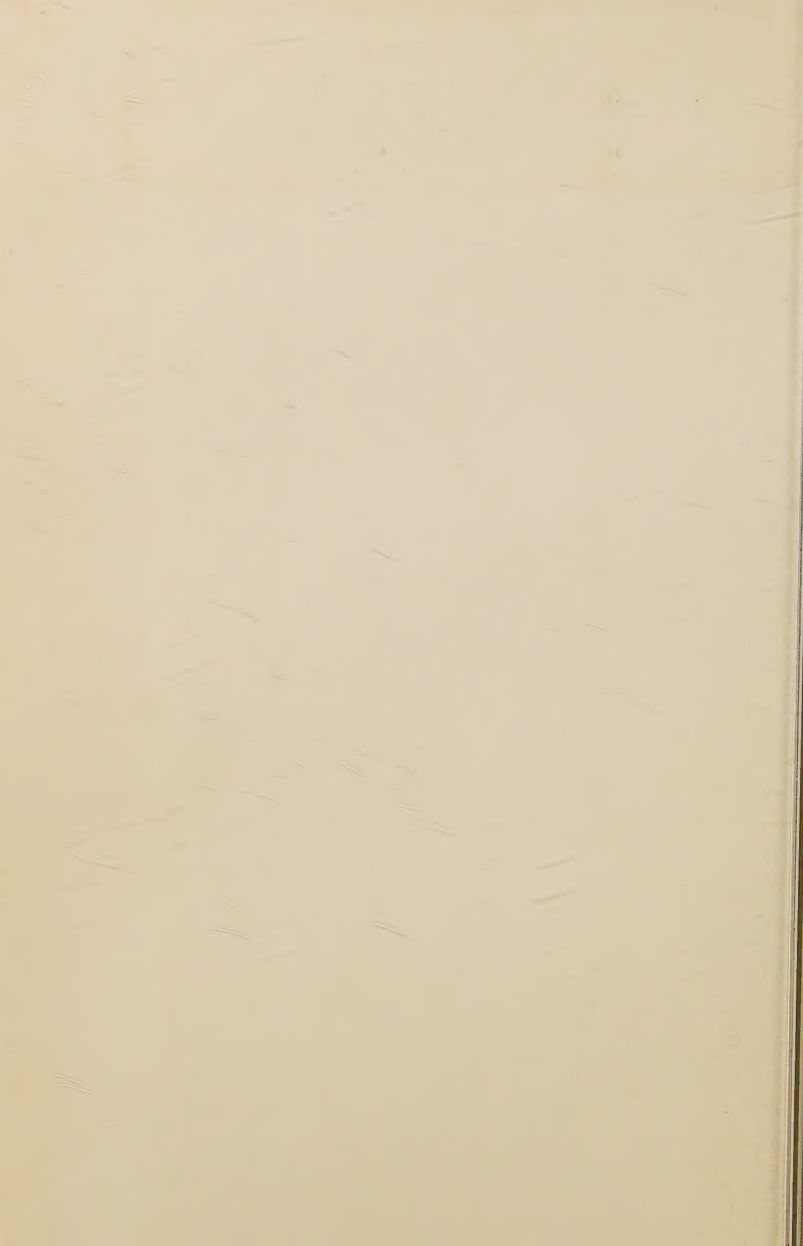




ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTÉ  
AVRIL MIL NEUF CENT DIX-SEPT  
PAR L'IMPRIMERIE  
PROTAT FRÈRES, MACON



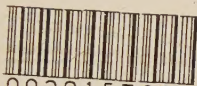




PQ2344. A17 1917



a39001



003915702b

11-70

